

LES MATINS  
FATIGUÉS



Sylvain Hubert

# Les matins fatigués

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :  
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –  
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*« À Leïla.  
À Dieu qui la protège sans cesse. »*



## PROLOGUE

« **D**es soldats bosniaques avancent vers la ligne de front, sur l'une des collines entourant Sarajevo, le 9 août 1992. »

« Des habitants courent pour éviter les tirs des snipers, à Sarajevo, le 8 mars 1993. »

« Les bulldozers creusent des fosses communes pour les cadavres. Les massacres se poursuivent le 15 et 16 juillet, l'évaluation portant à 1 200 le nombre des morts sur le lieu dit de Branjevo. Le 17 juillet, les massacres sont terminés et les fosses communes refermées. »

« Le bilan se chiffre à 200 000 morts et plus de 2 millions d'hommes, femmes et enfants sont forcés à l'exil. »

Tous ces morceaux d'articles de journaux ou de livres sont des mots écrits pour essayer d'expliquer certains actes de l'espèce humaine de notre époque contemporaine. Les historiens, les politologues, les scientifiques, les journalistes, les professeurs de langues eux-mêmes, sont déplacés et ne savent plus quels mots utiliser pour décrire la bassesse humaine. On parle de « guerre,

massacre, génocide, terrorisme, attentat... », mais en fait, ces mots sont ignorants, rabaissants et loin d'être explicites ni voire réalistes. Y a-t-il des mots pour décrire l'indicible? Y a-t-il des phrases pour expliquer la peur, l'angoisse, les souffrances, l'incertitude, le déchirement, le désespoir, l'horreur, la folie?

Les humains veulent tout quantifier et nommer. À partir de quand commence l'horreur? À partir de combien de morts peut-on utiliser le mot « génocide »? Comment nomme-t-on l'instant précis quand une bombe déchire les membres de votre enfant? L'horreur se signale au bout de combien de jours de bombardements? Combien de kilomètres faut-il parcourir pour parler d'exil?

Quel est le plus important, le nombre de morts ou celui des rescapés? Quel chiffre fait la une des journaux? Un nombre incalculable d'articles, de livres, de manuels, de mémoires, sont écrits pendant et après une guerre ou une tragédie. Mais en réalité, rien, aucun mot, aucune expression, aucun écrivain ne pourrait retranscrire précisément le bruit d'une bombe touchant sa cible, le cri d'une femme que l'on éventre pour lui arracher sa progéniture, d'un homme qui pleure à regarder son ami se vider de son sang, l'angoisse d'un enfant qui voit sa mère se faire violer par plusieurs monstres, d'une jeune fille cherchant de la nourriture dans les poubelles des restaurants abandonnés, d'un vieillard qui revoit l'histoire se perpétuer lui qui voulait tant l'oublier...

Je n'ai pas vécu la guerre de Bosnie, je n'ai pas souffert de cette atrocité, ni d'aucun conflit armé d'ailleurs. J'ai ce privilège, ce cadeau, du moins jusqu'à présent...

J'aimerais seulement vous raconter l'histoire d'une jeune fille qui trouve la force chaque matin de se lever, de mettre un pied



dans ce monde de fous. Oui ce monde est fou ! Ce monde n'est pas le nôtre, nous les humains, il appartient aux bêtes, aux monstres, aux psychopathes, aux animaux, au diable...

Ce monde n'est pas le sien, elle le sait, mais elle se lève quand même et l'affronte...



*« Les matins se suivent et se ressemblent  
quand l'amour fait place au quotidien. »*

Joe Dassin

Chaque matin le réveil se faisait difficile. Chaque mouvement paraissait lent et laissait paraître une fatigue accumulée. Ce n'était pas faute de manque de sommeil. Depuis plusieurs années elle chérissait le repos comme un trésor. Mais le matin c'était tout simplement l'étape de la vie qu'elle se refusait de combattre. Si seulement la nuit se prolongeait, juste un peu encore...

— Je ne veux pas aller travailler, répondit-elle à son réveil. Pas encore, pas déjà. Laisse-moi encore juste un quart d'heure...

Enfouie sous ses draps, elle rampait littéralement vers son café qui lui était apporté au bord du lit. Elle se mouvait comme un petit animal blessé ou à peine né, qui tous deux essayent par tous les moyens d'échapper à la réalité qui leur fait face. Cela n'avait rien à voir avec de la paresse, ou une quelconque fainéantise mais les matins se faisaient lourds tout simplement. Une envie de rester protégée peut-être, une façon comme une autre de rester dans sa cachette.

Quand enfin ses paupières après un long combat contre la lueur du jour, qui aura vaincu une fois de plus, s'entrouvrent et se séparent doucement de ses cernes acquis par des nuits trop longues, elle se laissait guider par les vapeurs du jus noir du matin. Elle l'aimait avec un peu de sucre. Sans lait. Le plus noir possible mais quand même sucré par du sucre roux de préférence.

Ce n'est qu'après quelques gorgées de cette potion caféinée qu'elle se mouvait à présent et que ses yeux d'un bleu d'azur réalisaient que l'astre du jour avait déjà fait du chemin et s'étirait des ténèbres de la nuit. Il sortait son plus bel habit scintillant de mille feux sur une terre de plus en plus aride de tendres fraîcheurs affectueuses.

Puis tout doucement elle s'asseyait sur le bord du lit comme pour préparer son petit corps d'un mètre soixante à affronter la gravité terrestre et l'apesanteur, des forces bien trop lourdes pour pouvoir les combattre sans peine. Toutes ces forces ennemies ne lui rendaient pas la tâche facile. C'était si bien cette position léthargique. Si bien de se laisser vaincre, convaincre que la meilleure des défenses c'est de baisser les armes et de s'avouer vaincue et par extension rester couchée.

Le temps faisant fi des fatigues matinales, elle se faisait raison et guerre pour se mettre debout sur son trente-huit de pointure. Les cheveux en bataille, son pyjama à capuche, son esprit restait, lui, encore endormi pour un peu de temps. Sa tasse de café à la main elle se dirigeait vers son mari, comme pour l'avertir qu'une prouesse avait encore été réalisée ce matin. C'était une victoire. Puis après une douche tonique, s'habillait et partait accompagnée de son époux affronter la réalité professionnelle ou vaquer à toutes autres formes d'activités auxquelles elle prenait à présent plaisir. Ainsi allaient les jours, les semaines, les années...

Mais tous les matins n'avaient pas été si faciles à combattre. Elle revenait de loin. Tant d'événements traversés avaient marqué sa vie. Tant d'obstacles à traverser. Seule.



*« C'est seulement à l'instant de  
les quitter que l'on mesure son  
attachement à un lieu, une  
maison, ou à sa famille. »*

Éric Cantona

Elle se prénommaït Leïla. Ce prénom signifiait « la porteuse d'espoir », la qualifiait généreusement bien, puisque de l'espoir elle allait en avoir besoin pour surmonter les épreuves de sa vie et surtout l'angoisse des sombres revirements de situations.

Leïla était une jeune fille née dans les années disco où la lumière de la vie battait son plein et éclairait l'espoir d'un monde plus calme, sans guerre et où l'avancée technologique et médicale faisait naître dans chaque cœur la lueur d'un avenir meilleur. Illusions.

*I will survive...*

La Yougoslavie, terre de contrastes aux paysages luxuriants et variés, bourgeonnait de nouveau et réparait ses blessures d'une seconde guerre mondiale trop sale et répugnante pour s'en remettre